


Quelle est cette vocation et en quoi l'hostilité que la pensée de l'être voua au monothéisme qui en perturbe l'histoire pourrait-elle contribuer à la laisser poindre ? Pascal David suggère si « la tâche de la pensée méditante consiste à préserver autant que faire se peut l'espace où l'oxygène de l'incalculable, de l'impondérable, de ce qui échappe à l'emprise de la rationalité occidentale devenue calculatrice, de ce qui lui demeure inaccessible » (p. 253), le judaïsme, autant que Heidegger, semble abriter une telle respiration. Autant peut-être, mais, demandera-t-on à l'A., sur le même mode ? S'agit-il, lorsque l'un ou l'autre méditent, de la même méditation ? De proche en proche, cette question en appelle d'autres encore. Est-il par exemple soutenable de dire comme le fait Pascal David à propos de la critique de l'ontothéologie comme structure de l'oubli de l'être qu'« au Dieu de la métaphysique, Heidegger oppose ici le Dieu de la Bible, en des termes qui évoquent plus précisément les Psaumes » (p. 177), évocation ne valant pas référence ? La vérité de Dieu n'est pas l'*alèthéia* et l'écart qui sépare l'une de l'autre sans les rendre parallèles ébranle sans doute par principe l'espoir d'un rapprochement. Il n'est pas sûr que l'espace ouvert par le surmontement de la métaphysique soit celui dans lequel le Dieu biblique, qui prit part à l'histoire à laquelle congé a été donné, puisse jamais se faire entendre à nouveau. Et si la pensée de Heidegger « se demande – et nous demande – si le vacarme des machines ne couvrirait pas aujourd'hui la voix de Dieu » (p. 43), cela ne prouve pas que la seconde soit tout à fait étrangère au premier, ni que le silence qui l'apaisera, et où ne résonnera que notre responsabilité de mortels, ne lui laisse la parole, si toutefois le Dieu biblique est tel qu'il a besoin que la pensée fasse le silence autour d'elle pour commencer à nouveau à parler.

Benoît Donnet

 Friedrich-Wilhelm von Herrmann et Francesco Alfieri, *Martin Heidegger. La verità sui Quaderni neri*, Brescia, Morcelliana, Filosofia. Testi e studi, 464 p.

Le livre *Martin Heidegger. La verità sui Quaderni neri* est une œuvre collective qui s'inscrit dans le sillage du débat suscité par la publication des *Cahiers noirs*. Ce sont ici les représentants officiels de l'héritage philosophique heideggérien qui prennent la parole, dans un texte à la structure composite certes, mais à l'unité interprétative et conceptuelle réelle. Aussi le lecteur est-il d'abord mis face à la position de la famille Heidegger et, plus précisément, face à celle du fils du philosophe, Hermann qui, dans un court essai liminaire significativement intitulé « *Martin Heidegger non era antisemita* », jette à grands traits les bases nécessaires à la compréhension de la relation de son père avec les Juifs, en fournissant notamment, pour ce faire, d'importants détails biographiques. Si le cœur de l'ouvrage consiste logiquement en la contribution de ses auteurs, Friedrich-Wilhelm von Herrmann et Francesco Alfieri, tous deux se donnant pour tâche de livrer leur propre interprétation des *Cahiers noirs* et des passages les plus délicats qui y sont consacrés aux Juifs et à la juiverie mondiale, s'y greffent cependant une « *Premessa* » concise d'Arnulf Heidegger, petit-fils du philosophe ainsi qu'administrateur de son *Nachlass*, un « *Epilogo* » de Leonardo Messinese,

spécialiste qui indique les coordonnées philosophiques de la « question juive » relativement à la critique de la métaphysique conduite par Heidegger, ainsi qu'une « *Appendice* » de Claudia Gualdana, journaliste qui présente les résultats d'une belle enquête sur l'impact de la question « Heidegger et les Juifs » dans les médias italiens — il s'agit pour elle de montrer comment cette thématique a fait l'objet de malentendus et de manipulations conceptuelles et politiques. Ajoutons que ce volume dédie enfin plusieurs de ses pages à la présentation de la correspondance entretenue par Friedrich-Wilhelm von Herrmann avec Heidegger et, surtout, avec Hans-Georg Gadamer qui, dans ses lettres, analyse entre autres « l'affaire Heidegger » telle qu'elle a éclaté durant l'année 1987, soit immédiatement après la parution du fameux écrit de Victor Farías, *Heidegger et le nazisme*.

Signée par ses auteurs, Friedrich-Wilhelm von Herrmann donc, le dernier assistant personnel de Heidegger, et Francesco Alfieri, spécialiste d'Edith Stein et professeur de phénoménologie de la religion à la *Pontificia Università Lateranense*, l'introduction de l'ouvrage explicite le cadre théorique du travail qui s'y voit mené, travail jugé à la fois *inutile et nécessaire*. *Inutile* puisque les A. entreprennent la longue et fatigante démonstration d'une thèse qui, à leur sens, est pourtant sûre et incontestable, à savoir que non, Heidegger n'était pas antisémite, que non, les *Cahiers noirs* ne sont pas des écrits décisifs au sein de son œuvre — à tel point d'ailleurs que Friedrich-Wilhelm von Herrmann était, lui, opposé à leur publication — et que non, les rares passages sur les Juifs et la juiverie mondiale qui y figurent ne doivent pas être lus autrement que relativement à la critique de la pensée calculante de la modernité menée par le penseur allemand dans le cadre de sa pensée onto-historiale (*seinsgeschichtliches Denken*). *Nécessaire* parce qu'une telle démonstration doit cependant dissiper toute méprise et prévenir toute instrumentalisation de la pensée heideggérienne qui, depuis la parution de tels passages, ne connaît plus de saine, donc de bonne réception. En ce sens, les A. n'hésitent pas à d'emblée s'opposer aux deux plus importantes interprétations européennes de la question de l'antisémitisme supposé de la pensée heideggérienne. Celle de l'éditeur allemand des *Cahiers noirs*, Peter Trawny, qui pense que ces textes se caractérisent au fond par un « antisémitisme onto-historial », d'où la possible implication de toute la pensée de l'être dans l'antisémitisme historique, est jugée philosophiquement inconsistante, notamment en raison d'un manque de rigueur spéculatif et de référence aux textes mêmes du penseur. Celle de la spécialiste italienne Donatella Di Cesare, qui propose de lire les affirmations de Heidegger sur les Juifs à partir du concept d'« antisémitisme métaphysique » — antisémitisme qui caractériserait une part importante de la philosophie occidentale, de Luther à Nietzsche en passant par Kant et Hegel —, est tenue pour sans fondement en raison d'un « *pre-giudizio ideologico che è ben lontano da una rigorosa comprensione della filosofia speculativa* » (p. 15).

À partir de ces deux lectures des *Cahiers noirs* et contre le large écho qui leur a été fait, les A. proposent de rebrousser chemin et de s'en retourner à Heidegger en recontextualisant ses lignes sur les Juifs et la juiverie mondiale, donc en retraçant la réflexion qui les a permis. Aussi l'invitation à lire les *Cahiers noirs* dans leur totalité est-elle faite, c'est-à-dire en évitant d'isoler certaines de leurs phrases pour les rapporter aux seules grandes œuvres des années 1930 et 1940 — en particulier les *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*. C'est que vouloir ressaisir tout le chemin philosophique de Heidegger à partir des

affirmations antisémites des *Cahiers noirs* ne peut que susciter les faux pas, tant cette démarche est motivée idéologiquement. Résumant la position qui est la leur, les deux A. écrivent ainsi dans leur introduction :

*Tutti i termini, con i quali Martin Heidegger si riferisce agli ebrei e all'ebraismo mondiale, provengono dalla concettualità con cui egli caratterizza la fase più recente dell'epoca moderna, e si innestano nella sua critica alla modernità. È perciò evidente che la caratterizzazione dell'ebraismo appartenente alla modernità non vuole essere specifica degli ebrei, ma è rivolta a tutti gli uomini e popoli che vivono lo spirito della modernità. Il modo in cui nei pochi passaggi testuali, giustamente definiti da Hermann Heidegger « marginali », si parla degli ebrei o dell'ebraismo mondiale, è specifico della generale analisi heideggeriana della modernità in base alla storia dell'essere. Pertanto, classificare le frasi che si riferiscono agli ebrei in termini di antisemitismo o, addirittura, di « antisemitismo onto-storico » e ancor meno metafisico è completamente fuorviante (p. 17).*

On l'aura compris, conformément au titre qui est le sien, l'ouvrage entend donc faire « *la verità sui Quaderni neri* ». Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ses A. rappellent qu'« *il termine "verità" non vuole indicare soltanto la correttezza dell'enunciazione, ma sta a significare il "non-coprimiento" e la "non-contraffazione" dell'eredità speculativa che Heidegger ha voluto tramandarci* » (p. 11). Mais ne serait-il pas de bon ton cela dit de nous souvenir également que le concept de vérité, ainsi que nous l'entendons communément, n'est pour Heidegger qu'une dérivation — et, par là même, une occultation tout autant — de ce qui résonne dans le mot grec *alèthéia* ? Car le penseur allemand le traduit-il autrement dans sa langue que sous le vocable d'*Unerborgenheit*, c'est-à-dire par le terme de non-voilement, de dévoilement, voire de descellement, où se manifeste justement tout un jeu de manifestation de ce qui est latent et devient patent, tant est si bien qu'il est une coappartenance essentielle et dynamique plutôt qu'une exclusion réciproque et systématique entre vérité et non-vérité ? Mais alors, Friedrich-Wilhelm von Herrmann et Francesco Alfieri renvoyant eux-mêmes à l'étymologie grecque pour exposer leur point de vue sur les *Cahiers noirs*, *quid* du nécessaire voilement (*lèthé*) que chaque vérité (*a-lèthéia*), à commencer par la leur, porte en soi ? On le devinera : sous cet angle, leur propre lecture n'aurait pas pu ne pas être sans celles, "non-vraies", de Peter Trawny et de Donatella Di Cesare auxquelles elle apporte réponse, en sorte qu'il faudra souligner non seulement son importance mais encore, car d'abord, la leur.

Ceci acquis, on saluera l'essai personnel de Friedrich-Wilhelm von Herrmann, « *Necessarie chiarificazioni sui Quaderni neri. Oltre l'ingenua strumentalizzazione architettata dalla presunzione di facili intuizioni* », sans doute la contribution théorique la plus dense du livre dans laquelle l'A. exclut, *a priori*, toute relation du natif de Messkirch avec quelque théorie ou idée antisémite que ce soit. En ce sens, confirmation est offerte du total discrédit jeté sur l'interprétation proposée par l'éditeur des sulfureux *Cahiers* dans le livre qu'il a fait paraître dans la foulée, à savoir *Heidegger und der Mythos der jüdischen Weltverschwörung*, une étude jugée rien moins qu'antiphilosophique car politique et idéologique. En revenant sur les divers aspects et les différents changements de la pensée de l'être, Friedrich-Wilhelm von Herrmann soutient du coup que les 14 passages heideggériens le plus souvent incriminés sur les Juifs et la juiverie sont quelque chose de « *rinunciabile* », quelque chose dont on peut fort bien se passer dans la structure herméneutique de cette œuvre et

que « *non c'è dunque nessun rapporto interno tra i passi problematici dei taccuini e il pensiero storico-ontologico di Heidegger* » (p. 40).

L'essai de Francesco Alfieri quant à lui, « *I Quaderni neri. Analisi storico-critica sine glossa* », constitue la plus grande partie du volume. Grâce à un somptueux travail philologique, il s'appesantit sur bon nombre d'extraits des *Cahiers noirs* jusqu'ici publiés — autant des *Überlegungen* que des *Anmerkungen* — qu'il cite dans le texte avant de les traduire en italien. Il en approfondit chaque question en examinant notamment les annotations que, durant la période de son rectorat comme après avoir renoncé à cette fonction, Heidegger y a apportées ; il analyse certaines de ses réflexions sur Hitler, sur la crise allemande à l'époque de l'avènement du national-socialisme ainsi que sur la décadence de l'Université en Allemagne, autant du point de vue de son corps enseignant que de ses étudiants. Quant aux passages sur les Juifs et la juiverie mondiale, il les rapporte à la critique de la pensée calculante qui accompagne le déploiement de la technique. Si tout ce qui est dit dans cette étude est nettement documenté, car référencé et relié à la *Gesamtausgabe*, la limite qui est la sienne est peut-être qu'elle n'en a aucune, puisqu'elle adhère quasiment totalement à la pensée heideggérienne dont elle suit fidèlement les développements — d'où suit que, *a posteriori*, on saisit mieux la fin de son titre : « *Analisi storico-critica sine glossa* ». Dès lors, pour tous les lecteurs un tant soit peu familiers avec le penseur allemand, notamment avec sa production après le célèbre « tournant (*Kehre*) », il n'y a là, finalement, aucun résultat surprenant, contrairement à ce que veut penser dans sa préface Arnulf Heidegger (p. 7).

Au terme du livre, le retour à Heidegger prôné par ses A. comme leur refus des interprétations avancées par d'autres commentateurs n'apparaissent au fond rien moins que comme une position de repli : en se retranchant derrière la ligne officielle, derrière "la vraie" pensée heideggérienne dont on se veut les porte-paroles, on réduit l'espace herméneutique où appellent pourtant à être posées et largement discutées les questions radicales et, à bien des égards, tout à fait actuelles soulevées aussi bien dans les *Cahiers noirs* en particulier que dans l'œuvre du philosophe fribourgeois en général. Dans ces conditions, si Nietzsche a raison de dire que « c'est mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple », on n'aura pas tort de croire que, au-delà des qualités indéniables de l'ouvrage, sa volonté d'absolue fidélité aux textes de Heidegger comme sa farouche recherche de l'authenticité dans la lecture qui peut s'en faire constituent son réel défaut.

Salvatore Spina

📖 Rosa Maria Marafioti, *Gli Schwarze Hefte di Heidegger. Un « passaggio » del pensiero dell'essere*, Gênes, Il nuovo melangolo, 154 p.

Il y a désormais trente ans, dans *De l'esprit*, au cours d'une lecture aussi tortueuse et surdéterminée que l'était son objet, Derrida attirait à plusieurs reprises l'attention sur l'ambiguïté structurelle de la stratégie heideggérienne, qui essaie de se démarquer d'un certain nazisme, avec son biologisme et son racisme, pour le penser à un niveau « spirituel ». D'une part, en commentant des passages du *Discours de rectorat* qui insistent sur l'"esprit" et